

Sous influence

Avec Jean-Pierre Bertrand



Presses Universitaires de Liège

Jean-Pierre Bertrand *antilogos* ?

Laurent Demoulin

Ne vous semble-t-il pas que, face aux empreintes laissées en chemin par les êtres chers qui ne sont plus, deux réactions diamétralement opposées sont possibles ?

La première consiste à retrouver dans la trace de l'être aimé, adoré ou apprécié, un peu de sa présence bienfaisante ; pour celles et ceux qui réagissent de la seconde façon, au contraire, la trace ne fait que souligner cruellement son absence.

Ainsi, en ce qui concerne la photo de la mère disparue, Roland Barthes — vous m'avez vu venir — illustre le premier cas quand il se trouve en face de la « photo du Jardin d'hiver » : la pause de sa mère enfant sur cette image produit un « *punctum* », c'est-à-dire qu'elle le « point », lui saute au visage, en lui rendant la personne même de la disparue : « J'observais la petite fille et je retrouvai enfin ma mère¹. »

À l'inverse, les mots que Jules Supervielle a écrits sur le même sujet dans « Le portrait » illustrent à merveille la seconde réaction :

Ah ! sur ta photographie
Je ne puis pas même voir de quel côté souffle ton regard.
[...]
Je te parle durement, ma mère ;
Je parle durement aux morts parce qu'il faut leur parler dur,
Debout sur des toits glissants,
Les deux mains en porte-voix et sur un ton courroucé,

¹ Roland Barthes, *La Chambre claire* [1980], dans *Œuvres complètes*, tome V, *Livres, textes, entretiens 1977-1980*, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 844.

Pour dominer le silence assourdissant
Qui voudrait nous séparer, nous les morts et les vivants².

Je ne vais pas « parler dur » à Jean-Pierre Bertrand dans les lignes qui suivent, du moins je ne crois pas. Espérons que l'effet produit penchera plutôt dans le sens de Barthes que de Supervielle.



Ma dette à l'égard de Jean-Pierre est incommensurable : je lui dois tout simplement ma carrière universitaire. À l'automne 2001, il m'a en effet proposé de devenir son assistant, alors que j'avais achevé mes études de philologie romane depuis plus de dix ans et que l'université me semblait déjà appartenir à un lointain souvenir. On se connaissait peu : il n'était pas encore l'assistant de Jacques Dubois quand j'étais étudiant (c'était Pascal Durand qui occupait alors ce poste avec brio). Je me souviens de son coup de téléphone : « Tu vas être étonné par la proposition que je vais te faire », a-t-il commencé par me dire.

Jamais je ne saurai pourquoi Jean-Pierre m'a fait ce cadeau inespéré. Par la suite, comme il était très pudique, il ne m'a guère donné l'occasion de l'interroger sur son choix. Sans doute redoutait-il mes remerciements trop expansifs.

Jean-Pierre était un patron parfait, c'est-à-dire un patron qui vous faisait des suggestions sans jamais vous donner d'ordre, un patron qui vous laissait beaucoup d'autonomie et qui vous accordait spontanément sa confiance. Bon, j'avoue qu'il lui a parfois fallu me

« recadrer », c'est-à-dire m'encourager à tempérer mes excès critiques et à assouplir mon approche pédagogique. Il le faisait toujours avec tact, rapidement, sans lourdeur, avec humour parfois, fermement, mais en évitant toujours de me blesser.

Je ne me souviens que d'une seule remontrance un peu vive, même si elle fut très brève elle aussi. J'avais alors entamé un article en insistant sur ce que je lui devais. Il n'était pas content du tout et me l'a fait savoir : « Tu me rendras hommage quand je serai mort ! »



J'ai donc contracté à l'égard de Jean-Pierre une dette immense et je n'ai pas eu l'occasion de l'en remercier comme il l'aurait mérité. Puisque tel est l'un des sujets du présent volume, la question à se poser à présent concerne l'influence, intellectuelle et professionnelle, que Jean-Pierre a exercée sur moi. Elle est assurément immense, mais il n'est pas facile de la mesurer précisément parce que, *a priori*, comme il n'était mon aîné que de six ans, nous avons été tous deux nourris par les mêmes sources, c'est-à-dire les mêmes enseignements à l'université de Liège : ceux de Danielle Bajomée, de Jean-Marie Klinkenberg et, surtout, de Jacques Dubois, auquel Jean-Pierre a succédé en 1998.

Pour y voir plus clair, peut-être dois-je me poser la question des influences dont Jean-Pierre a bénéficié... Par chance, il s'en expliquait lui-même en 2003 dans « Pour une histoire des poétiques (impromptu) », un article paru dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* des éditions du Seuil :

Je voudrais aussi préciser — histoire de situer le point de vue d'où je parle — que j'appartiens à une université qui, il y a une vingtaine d'années, s'est débarrassée de sa chaire d'histoire littéraire (non pas de son enseignement, mais de la recherche), au profit du texte, de la rhétorique et de la poétique. Mais également au profit d'une discipline qui s'est comme substituée

2 Jules Supervielle, « Le portrait » [1925], dans *Gravitations*, dans *Œuvres poétiques complètes*, édition publiée sous la direction de Michel Collot, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 159-160. Il faut dire pour être exact, que Supervielle n'a pas connu sa mère, qui est morte peu après sa naissance. De l'autre côté, Barthes a certes vécu avec la sienne, mais il ne l'a évidemment pas connue enfant !

à elle, la sociologie de la littérature, laquelle a réintroduit à sa manière l'histoire.

Je suis donc en quelque sorte l'héritier d'une double tendance contradictoire : l'analyse interne de la littérature (ce qu'on appelle à Liège l'analyse textuelle, anti-lansonnienne, forte d'une tradition presque séculaire depuis les travaux de Servais Étienne³), la nouvelle critique et la nouvelle rhétorique (le Groupe μ ⁴) et l'analyse institutionnelle de la littérature (Jacques Dubois⁵). Si cette formation quelque peu oxymorique et schizophrène a pu générer un sentiment bien périphérique de non-appartenance doxique (dans un contexte qui a vu s'effriter lentement mais sûrement les acquis de la nouvelle critique), elle a aussi engendré une approche de la littérature soucieuse d'articuler le texte sur ses déterminations sociales et historiques. À chaque fois qu'il m'a été donné de travailler sur des projets d'histoire littéraire, cela a été avec cette nécessité de comprendre la singularité d'un texte, d'un auteur, d'un courant, d'un mouvement en regard de ses circonstances de production.

[...]

C'est ce qui m'amène à défendre ici une *histoire des poétiques*, à laquelle j'ai du mal à donner un statut programmatique et manifestaire (en dépit du titre de mon intervention), tant cette façon de concevoir le littéraire me paraît l'évidence même ou, pour le dire plus modestement, tant elle me paraît être la seule chose que je puisse faire⁶.

- 3 Servais Étienne, *Défense de la philologie* [1933], Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1955.
- 4 Groupe μ , *Rhétorique générale*, [Paris, Larousse, 1970] Paris, Seuil, « Points », 1982.
- 5 Jacques Dubois, *L'Institution de la littérature*, Bruxelles, Labor, 1978 ; rééd. 1986.
- 6 Jean-Pierre Bertrand, « Pour une histoire des poétiques (impromptu) », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°3, vol. 103, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 637–638 [aussi en ligne].

Il y aurait beaucoup à dire de ce passage, qui se situe au début de l'article, et qui me semble assez typique de l'attitude intellectuelle de Jean-Pierre : j'y reconnais non seulement une forme d'engagement qui ne se veut pas « manifestaire » et qui prend l'apparence de la désinvolture (le terme « impromptu » entre parenthèses dans le titre), mais aussi, contrastant avec celle-ci, son sérieux, sa totale honnêteté intellectuelle et sa modestie (« sentiment bien périphérique », « plus modestement »).

L'on pourrait s'étonner d'y trouver la mention de l'analyse textuelle à la liégeoise et de Servais Étienne, car, quand nous étions étudiants, courait toujours un conflit, d'ordre intellectuel, entre les tenants de cette analyse textuelle pour lesquels le texte n'avait qu'un seul sens (sens qu'il s'agissait de retrouver tout en évitant la paraphrase), et les membres du Groupe μ , c'est-à-dire, pour les Romanes, Dubois et Klinkenberg, ouverts à la polysémie et à l'interprétation, comme si se jouait à Liège, *mutatis mutandis*, la bataille de Paris entre Picard et Barthes au sujet de l'intention de l'auteur. Cette opposition arrivait rapidement jusqu'aux oreilles des étudiantes et des étudiants : Paul Delbouille, lors de l'introduction de son cours d'analyse textuelle en première année, se moquait ouvertement, en chaire, du commentaire que le Groupe μ avait élaboré au sujet du distique de Paul-Jean Toulet « Étranger, je sens bon. Cueille-moi sans remords :/Les violettes sont le sourire des morts⁷ »... Certes, Jean-Pierre n'oublie pas cette opposition, présente, *peut-être*, dans les adjectifs « oxymorique et schizophrène », mais il ne prend pas parti. Je dis « *peut-être* » car la schizophrénie qu'il décrit se joue d'abord entre, d'une part, l'analyse textuelle et la nouvelle rhétorique, réunies dans la clôture du texte, et, d'autre part, la sociologie

- 7 Paul-Jean Toulet, *Les Contrerimes*, Paris, Émile-Paul, 1929, p. 151. L'analyse réalisée par le Groupe μ est d'abord parue dans un ouvrage collectif de 1974 avant de prendre place dans *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire. Lecture tabulaire*, [Paris, Complexe, 1977] Paris, Seuil, « Points », 1990, p. 281–300.

de la littérature, qui ouvre celui-ci à son contexte social. Il faut savoir que Dubois a été à la fois spécialiste de la sociologie de la littérature et membre du Groupe μ pour avoir un doute à cet égard.

Cela signifie également que Jean-Pierre n'avait absolument pas besoin d'évoquer Servais Étienne pour décrire cette tension entre ouverture et fermeture du texte, qui seule compte au regard de la conclusion à laquelle il veut aboutir tandis qu'il écrit pour une revue d'histoire littéraire : cette « histoire des poétiques » qui noue « singularité d'un texte » et « circonstances de production ». Sans doute le tableau ne lui aurait-il pas paru complet sans l'évocation de l'analyse textuelle. J'y vois, d'une part, sa volonté d'en finir avec le conflit interne qui a occupé ses aînés. (Et, en effet, la hache de guerre a été rapidement enterrée : j'en veux pour preuve la présence dans ce volume du bel article de Françoise Tilkin, qui a succédé à Paul Delbouille au moment où Jean-Pierre héritait de la chaire de Jacques Dubois.) J'y vois aussi, d'autre part, une trace explicite de l'ethos particulier de Jean-Pierre, conciliant, comme je viens de l'évoquer, travail engagé avec une (fausse) désinvolture et une « non-appartenance doxique ». Car Jean-Pierre était courageux, éthiquement parlant, mais au gré d'une forme nuancée d'engagement, difficile à définir. Peut-être était-il proche de ce « Neutre » positif que Barthes tente de cerner dans un de ces derniers cours au Collège de France⁸. (Ma foi, il ne supporterait pas cette comparaison !)

On pourrait être tenté de voir dans cet autoportrait universitaire une prise de distance par rapport à Jacques Dubois, qui est certes nommé mais dont la présence serait tempérée par celle de Servais Étienne et par la remarque sur l'usure des « acquis de la nouvelle critique ». Il n'en est rien, à mon humble avis. Car, si, dans

la seconde moitié des années 1980, Paul Delbouille se moquait toujours d'un commentaire rédigé par le Groupe μ en 1974, Jacques Dubois était depuis longtemps ailleurs⁹.

En effet, rien n'est moins monolithique que l'apport de Jacques Dubois, dont le parcours est très diversifié. Être héritier de Dubois peut vouloir dire travailler sur les écrivains impressionnistes de la fin du XIX^e siècle ou sur Zola ou sur la rhétorique structurale ou sur la sociologie de la littérature, sur Bourdieu, sur le roman policier, sur le réalisme, sur Proust, sur Stendhal, sur Simenon, sur les sentiments éprouvés par le lecteur pour les personnages, sur le roman contemporain, etc.

Aussi l'attitude intellectuelle de Jean-Pierre, qui lui est propre, est-elle peut-être l'élément le plus décisif de l'héritage qu'il a reçu de Jacques. Car, chez celui-ci, la diversité se traduit par une forme de distance, de sens de la nuance, d'élégance, de *sprezzatura*, « ce détachement [...] si prisé à la Renaissance, qui invite au sourire plutôt qu'au rire¹⁰ », que l'on retrouve chez Jean-Pierre. En d'autres termes, Jean-Pierre a été disciple de Dubois jusque dans sa façon même de ne pas être directement inféodé à Dubois — disciple dans la démarche globale et non dans des procédures précises. Il a librement hérité d'une forme de liberté.



Oserais-je écrire que, quant à cette attitude, l'élève a dépassé le maître ? Jean-Pierre est allé plus loin que Jacques dans la distance

8 Voir Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, Paris, Seuil/IMEC, « Traces écrites », 2002.

9 En outre, malgré la querelle, Jacques Dubois se définit lui-même, au départ, comme un « stéphaniste », c'est-à-dire un héritier de Servais Étienne. Voir à ce sujet Jacques Dubois, *Tout le reste est littérature*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2018, p. 142-143.

10 Jean-Claude Mühlethaler, « Modulations dialogiques de la parodie », dans *Poétique*, n° 193, Seuil, 2023, p. 61.

oxymorique et la nuance anti-doxique, notamment en maniant l'ironie de façon bien plus conséquente. À cet égard, son choix de sujet de thèse est significatif : il s'est penché sur *Les Complaintes de Jules Laforgue*, qui compte parmi les poètes les plus ironiques de son temps. Le livre qu'il en a tiré porte d'ailleurs le sous-titre « Ironie et désenchantement ». Désenchanté, Jean-Pierre ne l'était guère, mais ce couple de termes ne lui est peut-être pas tout à fait étranger : il signifie que l'ironie n'est pas ici « mordante ».

Mais peu importe.

L'essentiel est d'insister sur le fait que Jean-Pierre ne s'est pas du tout cantonné à l'alliance de la sociologie de la littérature et de l'analyse interne. Comme Dubois, il n'a jamais cessé de multiplier les approches théoriques, empruntant parfois des chemins que celui-ci n'avait jamais foulés.

Dès sa thèse défendue en 1992, *Parole et Poésie. Lecture socio-pragmatique des Complaintes de Jules Laforgue*, il cultive sa « schizophrénie » en basant sa lecture sur une approche double, sociologique et pragmatique. Il s'en explique à l'orée de l'ouvrage qu'il en a tiré en 1997 en évoquant explicitement un « double modèle interprétatif¹¹ ». Son approche est certes d'abord influencée par Dubois et Bourdieu, mais les « recherches institutionnelles¹² » comportent à ses yeux un danger :

Trop souvent [...] la mécanique institutionnelle « broie » les auteurs et leurs textes en rabattant sur des questions de pure logique distinctive ce qui constitue leur spécificité. N'a-t-elle pas fait la part trop belle à la « production des biens » en oubliant qu'ils sont aussi « symboliques¹³ » ?

11 Jean-Pierre Bertrand, *Les Complaintes de Jules Laforgue. Ironie et désenchantement*, Paris, Klincksieck, « Bibliothèque du XIX^e siècle », 1997, p. 13.

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

C'est pourquoi il complète la sociologie par une pragmatique des textes inspirée d'Oswald Ducrot et de Catherine Kerbrat-Orecchioni en ayant conscience du fait qu'il s'agit de « deux disciplines apparemment éloignées¹⁴ ». Il les marie toutes deux sous l'appellation « sociologie de la parole » et précise : « telle que Roland Barthes l'appelait de ses vœux¹⁵ ». Mais il ne s'en tiendra pas là, dans la mesure où sa conclusion passe à « une poétique de la parole¹⁶ », qui préfigure, à la fin de cet ouvrage de 1997, l'« histoire des poétiques » de l'article de 2003. Il est vrai que Jean-Pierre n'aimait pas les conclusions (j'y reviendrai).

Par la suite, il se nourrira, entre autres, des travaux du psychanalyste Jean Bellemin-Noël puis, plus récemment, de plusieurs philosophes, Jacques Rancière, Jacques Derrida, Michel Foucault et surtout Judith Schlangier, dont *L'Invention intellectuelle* constitue une des sources principales d'*Inventer en littérature* et dont *Le neuf, le différent, le déjà-là. Une exploration de l'influence* est peut-être à l'origine du travail sur l'influence qu'il n'a pas pu mener à son terme et dont nous publions ici les prémices.

Enfin, son ouverture s'est traduite aussi, exemplairement, par sa capacité à travailler avec autrui sans pour autant exercer ni subir de domination. Dans ses cours ou ses séminaires, il cédait volontiers la parole à qui voulait la prendre¹⁷. Combien de colloques ou de journées d'étude a-t-il coorganisés ? Il avait en effet le sens du travail en équipe, que cela soit avec des membres de l'université de Liège ou d'autres universités, en Belgique, en France, aux États-Unis, au Québec, avec des aînés, des pairs ou de jeunes chercheurs,

14 *Ibid.*, p. 14.

15 *Ibid.*, p. 369.

16 *Ibid.*

17 Outre celles de certaines personnes dont les noms vont suivre à propos des collaborations écrites, je me souviens des interventions de Björn-Olav Dozo, d'Anne-Laure Hick, de David Ledent, de Daphné de Marneffe, de Barnabé Piret, de Madeleine Régibeau...

aussi bien avec des hommes qu'avec des femmes. Il a ainsi co-écrit des articles avec Pascal Durand, Anthony Glinoe, Justine Huppe, François Provenzano, Gérard Purnelle, Denis Saint-Amand, Valérie Stiénon et avec moi, codirigé des ouvrages collectifs ou des numéros de revue ou encore des éditions critiques avec Paul Aron, Michel Biron, Aurore Boraczek, Frédéric Claisse, Luciano Curreri, Michel Delville, Benoît Denis, Jacques Dubois, Lise Gauvain, Anthony Glinoe, Rainier Grutman, André Guyaux, François Hébert, Justine Huppe, Pierre Jourde, Martine Lavaud, Christine Pagnouille, François Provenzano, Philippe Regnier, Valérie Stiénon et Alain Vaillant. Et, ce qui est plus rare, écrit des ouvrages à quatre mains, voire plus, avec Paul Aron (*Les 100 mots du surréalisme*¹⁸ et *Les 100 mots du symbolisme*¹⁹), avec le groupe GREGES composé de Michel Biron, de Jacques Dubois et de Jeannine Pâque (*Le Roman célibataire. D'À rebours à Paludes*²⁰) et, surtout, avec Pascal Durand, les deux compères ayant publié un diptyque important : *La Modernité poétique. De Lamartine à Nerval*²¹ et *Les Poètes de la modernité. De Baudelaire à Apollinaire*²².



18 Paul Aron et Jean-Pierre Bertrand, *Les 100 mots du surréalisme*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2010.

19 Paul Aron et Jean-Pierre Bertrand, *Les 100 mots du symbolisme*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2011.

20 GREGES (Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Jacques Dubois et Jeannine Pâque), *Le Roman célibataire. D'À rebours à Paludes*, Paris, Corti, « les Essais », 1996.

21 Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand, *La Modernité poétique. De Lamartine à Nerval*, Bruxelles, Impressions Nouvelles, 2006.

22 Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand, *Les Poètes de la modernité. De Baudelaire à Apollinaire*, Paris, Seuil, « Points », 2006.

Alors, finalement, ai-je bénéficié de l'influence de Jean-Pierre ? Tout bien réfléchi, je dois répondre par la négative. Répondre oui serait bien prétentieux de ma part ! Disons que j'aurais aimé qu'il m'influencât davantage. Je crains d'être bien plus doxique, bien plus structural, bien plus solitaire, bien moins nuancé !



Il n'est jamais trop tard pour bien faire : la dichotomie qui ouvre cet article, Barthes/Supervielle, est trop binaire. L'influence de Jean-Pierre consisterait à l'assouplir et à dire, d'emblée, que les deux réactions se combinent en chacun et chacune d'entre nous, nous faisant passer sans cesse d'une émotion à son contraire, des retrouvailles éphémères à la brûlure de l'absence renouvelée et vice versa. Le texte lu nous rend l'être cher jusqu'à ce qu'une question nous donne envie de le retrouver en chair, en os et en parole vivante.



Être influencé par Jean-Pierre, c'est aussi remettre sur le métier l'ouvrage. Or, il me semble que, chemin faisant, j'ai glissé d'une question à l'autre : de celle de l'influence exercée par Jean-Pierre sur mon parcours à celle de l'ethos particulier de Jean-Pierre (cet engagement non-doxique difficile à définir). Tant mieux, en un sens : le second sujet me semble bien plus intéressant que le premier. Cependant, quant à cet ethos, je mélange peut-être deux niveaux, qui s'entremêlent dans les faits, certes, mais qu'il est peut-être utile de distinguer : d'une part, une attitude humaine, née d'une parole libre, élégante, souvent ferme et, en même temps, pacifique, « neutre », ouverte à autrui et, d'autre part, une attitude proprement intellectuelle, basée sur une forme de pluralité qui implique ni plus ni moins qu'un rapport particulier à la vérité.

Peut-être la distinction que Gilles Deleuze a proposée dans *Proust et les signes* est-elle de nature à mieux définir cette relation personnelle à la vérité. Deleuze oppose les penseurs qui « participent au logos²³ » (exemplairement les philosophes grecs) au « style Anti-logos²⁴ » de Proust. Le logos implique d'« [o]bserver chaque chose comme un tout, puis [de] la penser par sa loi comme la partie d'un tout, lui-même présent par son Idée dans chacune des parties²⁵ ». Le défaut de cette démarche réside dans le fait suivant :

Dans le logos, il y a un aspect, si caché soit-il, par lequel l'intelligence vient toujours *avant*, par lequel le tout est déjà présent, la loi, déjà connue avant ce à quoi on s'applique : le tour de passe-passe dialectique, où l'on ne fait que retrouver ce qu'on s'est d'abord donné et où l'on ne tire des choses que ce qu'on y a mis²⁶.

Le penseur de l'antilogos, en revanche, requiert l'intelligence *après* avoir été attentif aux signes fragmentaires disséminés dans le réel, sans chercher à construire une « totalité préalable²⁷ » — la totalité n'apparaissant après coup que grâce aux vertus du style :

[C]'est dans les méandres et les anneaux d'un style Anti-logos qu'[une œuvre comme *La Recherche*] fait autant de détours qu'il faut pour ramasser les morceaux ultimes, entraîner à des vitesses différentes tous les fragments dont chacun renvoie à un

ensemble différent, ou ne renvoie à aucun ensemble du tout, ou ne renvoie à aucun autre ensemble que celui du style²⁸.

Plus loin dans l'ouvrage, Deleuze revient en ces termes sur la dichotomie qu'il défend :

Au logos, organe et organon dont il faut découvrir le sens dans le tout auquel il appartient, s'oppose l'anti-logos, machine et machinerie dont le sens (tout ce que vous voudrez) dépend uniquement du fonctionnement et le fonctionnement des pièces détachées²⁹.

Sans doute serait-il excessif de décréter ici que Jean-Pierre était un penseur « antilogos », même si certaines phrases de Deleuze, comme « Penser, c'est donner à penser³⁰ », pourraient s'appliquer à son fonctionnement intellectuel. Je dirais plutôt qu'il passait, avec souplesse et sans en avoir l'air, du logos à l'antilogos.



Tentons d'illustrer cette hypothèse par la lecture d'un article de Jean-Pierre : « L'épicerie et la poésie : Jean Follain³¹ ».

D'abord, soulignons rapidement que le titre oxymorique de cet article est caractéristique de l'humour de Jean-Pierre tout autant que de la poésie de Follain. En outre, le choix de consacrer un texte à ce poète français du XX^e siècle relève d'une ouverture d'esprit non-partisane, dans la mesure où Jean-Pierre a d'abord été un spécialiste de Laforgue et que Follain, comme Jean-Pierre le souligne lui-même dans *Ironie et désenchantement*, a décrété que l'auteur des

23 Gilles Deleuze, *Proust et les signes* [1967], Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives critiques », 1993, p. 127.

24 *Ibid.*, p. 139. Deleuze écrit parfois « anti-logos » et parfois « antilogos », avec ou sans majuscule, en droites, alors que « logos » commence toujours par une minuscule et est soit en droites soit en italiques. J'opte, ici, pour la minuscule et les droites dans les deux cas et l'absence de trait d'union pour le premier terme.

25 *Ibid.*, p. 127.

26 *Ibid.*, p. 128.

27 *Ibid.*, p. 137.

28 *Ibid.*, p. 139.

29 *Ibid.*, p. 176.

30 *Ibid.*, p. 134.

31 Jean-Pierre Bertrand, « L'épicerie et la poésie : Jean Follain », dans *Études françaises*, n° 33, vol. 2, 1997, p. 21-33.

Complaintes avait été desservi, dans sa tentative d'« élever au style le langage parlé³² », par « les afféteries et du maniérisme³³ »...

L'article, de façon assez impressionnante, s'ouvre sur un large tableau synthétique dégageant trois traditions poétiques quant à la peinture du quotidien : celle de la poétique du banal qui remonte à Baudelaire (Corbière, Laforgue, Apollinaire, James, Reverdy, Supervielle, Queneau), celle du postromantisme relayé par Mallarmé et prolongée par le surréalisme « pour qui le quotidien est à lire dans ce qu'il recèle de surréel³⁴ » et celle, enfin, de « la chanson de cabaret et de café-concert³⁵ ».

Personnellement, j'adore qu'il mette sur le même pied Baudelaire, Mallarmé, Breton et les chansons de cabaret, fussent-elles celles du prestigieux *Chat noir* ! Plus sérieusement, un tel début relève d'une pensée du logos, qui classe, sans perte, les parties dans des ensembles cohérents.

Cependant, cette tripartition était sans doute déjà trop rigide, trop simpliste aux yeux de Jean-Pierre, qui, sans prévenir, la reconfigure aussitôt. Dans les lignes suivantes, en effet, Baudelaire semble être la source unique de la poésie du « banal³⁶ », de laquelle découlent deux (et non plus trois) tendances : tourner la parole poétique en dérision (Laforgue), gommer le référent (Mallarmé et Valéry). Et Jean-Pierre d'ajouter : « Et l'on sait que la poésie de la fin du siècle, la symboliste en tête, se tient en porte-à-faux de ces deux tendances³⁷. » Sans doute sous-entend-il ici que la fin du

siècle ne s'attache guère au quotidien. Il n'empêche que la totalité construite par le logos se trouve comme éclatée dans une belle fragmentation anti-logos ! Sa pensée non-rigide et non-doxique ne pouvait en effet pas se contenter d'une description univoque d'un réel aussi subtil que le panorama poétique du second XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.

Après trois astérisques (signes bien utiles quand on ne veut pas qu'un propos soit trop lourdement structuré), l'article en vient à Follain, qui se range dans le premier courant — Jean-Pierre se réfère là à son premier tableau, à la première tripartition, puisque Follain, qui n'a rien à voir avec la franche rigolade de Laforgue, est qualifié de « Reverdy refaçoné³⁸ ».

Peut-être en rangeant ainsi un poète dans une case historique, Jean-Pierre en revient-il un instant au logos dans la mesure où il définit Follain « dans le tout auquel il appartient ». Mais la suite de l'article ne se soucie plus guère des questions de classement, qu'il délaisse au profit du « fonctionnement des pièces détachées ». En effet, après l'approche synthétique vient, tout naturellement, l'analyse de détail, qui rend justice à la variabilité du style de Follain. Jean-Pierre, qui se plaît à voir en « l'auteur d'*Exister* et de *Territoire* », un poète « hanté, en dépit de toute poésie canonique, y compris la plus moderne, par une sorte de réconciliation entre la parole poétique et le monde des choses les plus simples et les plus quotidiennes³⁹ », relève les signes épars disséminés tant dans la forme que dans le contenu de quelques poèmes, « L'épicier », « Vie des campagnes », « Quincaillerie » et, je n'invente rien, « Signes », dans lequel il lit une leçon réflexive : « la poésie de Follain fait "signes" dans la collecte et l'émaillage des choses et des événements de tous les jours⁴⁰. » On dira que j'ai eu de la chance de retrouver dans cet article le terme « signe » présent dans le titre de l'ouvrage de

32 Propos tenus par Follain en réponse à une enquête au sujet de Laforgue menée conjointement par *Le Figaro littéraire* et *Le Journal des poètes* en 1960, cités par Jean-Pierre Bertrand, *Les Complaintes de Jules Laforgue. Ironie et désenchantement*, op. cit., p. 10, note 11.

33 *Ibid.*

34 Jean-Pierre Bertrand, « L'épicerie et la poésie : Jean Follain », op. cit., p. 23.

35 *Ibid.*

36 *Ibid.*, p. 23.

37 *Ibid.*

38 *Ibid.*

39 *Ibid.*, p. 25.

40 *Ibid.*, p. 32.

Deleuze... Peut-être. Toujours est-il que Jean-Pierre, une fois sa collecte achevée dans les poèmes de Follain, ne cherche pas à ramener les éclats de sa poésie à une totalité : l'antilogos semble avoir eu le dernier mot.

Ajoutons que le glissement décrit *supra* entre le premier et le second de ses tableaux synthétiques, qu'un esprit logos pourrait considérer comme contradictoire, ne se ressent nullement : il n'apparaît qu'à la seconde lecture. Le style de Jean-Pierre, fluide, élégant et sobre, donne en effet à l'ensemble une unité : la totalité ne vient donc pas de l'« intelligence avant » du logos, mais bel et bien du style antilogos.

Jean-Pierre, ai-je souligné *supra*, n'aimait pas les conclusions, ces hauts lieux de l'affirmation péremptoire, typiques du logos.

Aux étudiantes et étudiants qui l'interrogeaient à ce propos, il conseillait purement et simplement de n'en point faire. On a déjà vu que les conclusions des *Complaintes de Jules Laforgue. Ironie et désenchantement* s'ouvraient sur « une poétique de la parole⁴¹ ». Le dernier chapitre d'*Inventer en littérature* porte quant à lui le sous-titre « Conclusions. "Je suis un inventeur autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé" », mais il s'agit, là aussi d'une conclusion ouverte, voire d'un *addenda* consacré à Rimbaud (auteur de la citation du sous-titre), à Mallarmé, à Lautréamont et aux petits romantiques.

Jean-Pierre avait fait sienne cette célèbre phrase de Flaubert, qu'il citait ponctuellement aux étudiantes et aux étudiants : « Oui, la bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons savoir la trame⁴². »

41 *Ibid.*

42 Gustave Flaubert, Lettre à Louise Bouilhet du 4 septembre 1850.

Voilà que se termine mon texte. Peut-être parce que c'est grâce à une photo de sa mère prise bien avant qu'il ne la connaisse que Barthes a pu retrouver celle-ci, je me suis surtout penché ici sur des textes écrits par Jean-Pierre avant notre rencontre et notre collaboration. Hélas ! en lisant ou relisant les textes de notre ami, ma réaction a penché nettement du côté de Supervielle et non de Barthes. Nul *texte du jardin d'hiver* réconfortant : à tout moment, je me suis inquiété en vain pour savoir *de quel côté soufflait son regard*, c'est-à-dire ce que Jean-Pierre aurait pensé de mes oiseuses hypothèses le concernant, j'ai eu envie de lui parler, de l'interroger sur ce qu'il a écrit, de discuter avec lui de tel ou tel point et, par conséquent, j'ai dû sans cesse affronter sa douloureuse absence. *Un silence assourdissant nous sépare bel et bien, nous les morts et les vivants.*

Adieu Jean-Pierre.

Laurent